

Le N° 10 cent.

Décembre 1917

L'ÉCHO

DE

BARBENTANE

en Provence

Abonnement annuel : 1 fr. 50



Publication mensuelle



Les Prieures de la Congrégation de Sainte Philomène.

NOTRE GRAVURE

Les prieures de la Congrégation de Sainte-Philomène, pendant l'exercice 1916-1917, ont témoigné beaucoup de zèle dans l'accomplissement de leurs pieuses fonctions. Nous reproduisons volontiers leur photographie.

De gauche à droite à partir d'en haut : Mlles Henriette Girard, Marie-Louise Plumeau, Marie-Louise Anastase, Germaine Ollier, Bénédicte Winandy, Marguerite Ollier, Marie-Louise Bertaud, Julienne Mouret.

LA TOUSSAINT ET LES MORTS

Comme toujours, ces deux solennités, plus particulièrement touchantes dans les circonstances présentes, ont amené à la sainte Table une belle affluence de fidèles, parmi lesquels les élèves de nos classes libres de garçons et de filles et un certain nombre de permissionnaires.

M. le Curé, dont l'état de santé est à peu près complètement rétabli, a pu présider toutes les cérémonies de ces deux fêtes sans beaucoup de fatigue et célébrer le 2 novembre les trois messes accordées par Notre Saint-Père le Pape, dont deux services, un à 6 h. 1/2 pour tous les défunts, le dernier à 8 heures pour les membres décédés de la société de secours mutuels St-Joseph.

A l'issue des vêpres du jour de la Toussaint, la procession traditionnelle eut lieu au cimetière, avec absoute autour du monument central élevé par la municipalité en mémoire des Barbentais victimes de la guerre. Au pied de ce monument commémoratif de nombreux bouquets étaient disposés, offerts par la population ; des couronnes de perles et une grande palme, don des familles, ornaient le corps du monument.

Monsieur le Curé prononça l'allocution suivante :

Mes Frères,

En cette terre bénie, dans ce champ de repos, où, attendant la résurrection générale, dorment leur suprême sommeil les ancêtres et grand nombre d'êtres chers, nous ne pouvons contempler toutes ces croix, toutes ces tombes, tous ces monuments funèbres, d'un œil indifférent.

Nous les couvrons de couronnes et de fleurs ; c'est bien !... De regrets et de larmes ; c'est mieux !... de pieux souvenirs et de ferventes prières ; c'est mieux encore, c'est très bien ! — car nous ne pouvons faire davantage pour nos morts bien-aimés.

Et maintenant écoutons la voix de nos tombes, car elles ont une

voix ; elles nous parlent même fortement — *lapides clamabunt*, ces prières crient — et que disent-elles ? Ah ! Mes Frères, elles nous disent, de la façon la plus haute et la plus persuasive, ce qu'il est souverainement important de savoir.

Elles nous révèlent ce que nous sommes, ce que nous devrions être et ce que nous devons devenir... Leurs leçons tendent à faire de nous des élus comme ceux que l'Eglise présente, en ce jour de la Toussaint, aux regards de notre foi — et qui triomphent là-haut, avec les Anges et les Archanges, au sein de l'éternelle félicité.

Qu'ils rejettent loin d'eux, comme sinistre, l'idée de la mort, ceux qui ont pris l'épouvantable parti de borner leurs désirs et leurs espérances à la vie d'ici-bas — mais, nous chrétiens, qui sommes persuadés que cette vie n'est qu'un voyage, osons envisager le terme de notre destinée.

Nous savons que notre corps n'est que corruption et poussière et que nous avons une âme immortelle.

Détachons-nous donc des faux biens, de la fausse gloire, des faux plaisirs — et puissions ici le désir ardent de toutes les vertus, de l'accomplissement de tous les devoirs, de la pratique des bonnes œuvres, les seuls trésors que nous conserverons et qui nous suivront devant Dieu, au-delà du trépas, pour notre bonheur éternel.

Que disent encore ces tombes ? Elles nous rappellent les chers défunts qui nous ont précédés et qui souffrent dans le Purgatoire, achevant d'expier leurs fautes.

C'est demain la *commémoration* des Morts.

Ces pauvres trépassés, n'oublions pas de les recommander plus instamment à la miséricorde divine, à l'occasion des cérémonies funèbres qui marquent ces premières journées de novembre.

Puis, élargissant nos intentions, adressons-nous à Dieu avec ferveur pour tous les enfants de France, en particulier les fils de Barbentane, tombés victimes du devoir patriotique pendant cette trop longue et trop sanglante guerre.

Ils sont morts pour nous : prions pour eux. C'est de toute justice. Nous croyons au dogme du Purgatoire. Certains théologiens estiment que le Purgatoire est plus peuplé que notre globe. Ce qui est de toute vraisemblance c'est que la mort a tant fauché depuis trois ans que le nombre a dû considérablement s'accroître des âmes qui attendent dans la douleur notre générosité compatissante...

Or nous avons mille moyens de secourir ces pauvres âmes : bonnes œuvres, travail, souffrances aimées ou chrétiennement supportées, mortifications volontaires, aumônes, prières publiques et privées, pratique des sacrements... et par dessus tout, le saint sacrifice de la messe.

Le Concile de Trente l'a expressément déclaré : « Il y a un Purgatoire, dit le saint Concile, et il est au pouvoir des fidèles d'aider de leurs suffrages les âmes qui y sont détenues ; mais de tous les suffrages le plus puissant est l'offrande du sacrifice de l'autel. »

Prenons-donc, mes biens chers Frères, nos résolutions et envers nous-mêmes et envers ces chères âmes.

Envers nous-mêmes pour nous réformer... et acquérir les biens de la grâce qui nous vaudront la gloire du ciel ; envers les âmes du Purgatoire en nous proposant de prier et de communier avec ferveur pour elles.

Prions, chaque jour, pour nos parents, nos amis, nos bienfaiteurs défunts, pour les soldats tombés pour la Patrie... C'est un devoir d'affection et de reconnaissance. Prions pour nos morts. C'est le cri qui sort de toutes ces tombes et qui doit retentir surtout à nos cœurs catholiques et français.

Nécrologie de M. Roux, curé de Grans

Extraite de la *Semaine Religieuse*.

C'est par erreur que nous donnions, dans notre dernier numéro, la date du 10 octobre comme celle du décès. Voici d'ailleurs l'article de la « *Semaine* » :

Nécrologie : M. Roux, curé de Grans (1861-1917). — Nous avons le regret d'annoncer la mort de M. Roux, curé de Grans, pieusement décédé, en sa paroisse, le 9 octobre dernier.

Né le 11 juillet 1861, à Tarascon, Jean-Marie Roux — neveu de M. Denys Roux, ancien curé de Trinquetaille, mort chanoine titulaire — avait été ordonné prêtre, le 7 juin 1884. Il fut, successivement vicaire à Barbentane, en 1884, vicaire à Saint-Césaire d'Arles, en 1889, vicaire à Salon, en 1894, et curé de Grans, en 1903.

C'était un prêtre pieux, d'une belle franchise, d'une grande bonté qui a été appréciée partout et de tous. Avec cela, de l'entrain, excellent à préparer les fêtes religieuses, et surtout à organiser et à diriger des chorales.

Avec les hommes, dans les rencontres de la rue, il avait, volontiers, le mot plaisant. Vicaire à Salon, traversant, — c'était peut-être veille d'élection — une place publique, il fut accueilli par un : « A bas la calotte ! » Il s'arrêta, chercha du regard celui qui avait proféré l'insulte, et, se découvrant, il dit, d'un ton joyeux : « Vous vous êtes trompé, je n'en porte pas ». Les ouvriers, qui se trouvaient assez nombreux et en groupe, éclatèrent de rire. L'un d'eux déclara : « Ne faites pas attention. C'est un étranger ».

Notre confrère était malade depuis environ deux mois. Dès le début, il s'était vivement inquiété de la responsabilité de la paroisse. Il éprouva la plus profonde satisfaction quand on lui dit : « L'autorité vous a déchargé de tout ministère. Ne vous inquiétez de rien ». Mais dans le repos le plus complet il continuait à s'affaiblir. Il s'était confessé, il se préparait à communier le lendemain, lorsqu'il mourut le mardi soir 9.

Les obsèques ont eu lieu le vendredi 12, sous la présidence de

M. le vicaire général Courbiér. Une quinzaine de prêtres, parmi lesquels M. Cazin, doyen de Salon, et M. Pellegrin, doyen d'Eyguières, ont pris part à la cérémonie. M. André, curé de Mourriès, chanta le service et donna l'absoute. L'église était pleine : on remarquait, dans l'assistance, bon nombre d'hommes.

Nous recommandons le repos de l'âme du curé de Grans aux prières de nos confrères et des fidèles.

Un rapport de M. Cabassol à l'Académie d'Aix

AVANT-PROPOS

Nos lecteurs vont lire sûrement avec un vif intérêt les pages historiques et littéraires qui suivent et qui ont trait à l'histoire, à la langue, à la littérature, à la poésie de notre cher pays de Provence.

Elles résument admirablement les magistrales conférences sur la « Renaissance provençale » données à la Faculté d'Aix par M. Emile Ripert, professeur de cette même Faculté.



Ce beau travail ayant remporté le prix Thiers, c'est M. Cabassol, membre titulaire de l'Académie Aixoise, qui fut chargé d'en présenter le rapport, et qui le présenta avec un très grand succès, dans une séance publique de l'été dernier.

M. Joseph Cabassol (on a vu quelquefois ce nom dans l'*Echo* et surtout dans les divers journaux de la région), ami de cœur du Curé de Barbentane, fut longtemps maire d'Aix, conseiller général, récemment encore Président du Conseil général des Bouches-du-Rhône. Après une magnifique carrière

d'avocat, il vient d'être nommé Président à la Cour d'appel, ce qui l'a forcé d'abandonner, au moins d'une façon directe les intérêts politiques de sa chère ville natale, à laquelle il consacra jusqu'ici son talent, son énergie et son dévouement.

Probité et éloquence ! Cette devise du barreau romain ne manqua jamais d'être celle de M. Cabassol. Son fils aîné est mort pour la France.

Une gracieuse et amicale autorisation de l'auteur nous permet de reproduire ce rapport qui n'a pas été publié encore, tandis que, d'autre part, les conférences qu'il résume n'ont pas été de même réunies en volumes. C'est donc une véritable primeur que peut offrir aujourd'hui notre humble *Echo*.



Rapport sur le prix Thiers à l'Académie d'Aix, par M. Cabassol

Messieurs,

Le jour où M. Thiers prêta le serment d'avocat, il n'avait pas l'intention de gravir encore, le lendemain, les marches du palais de Justice et de voter sa vie à la très noble profession que les diplômes obtenus et son talent naissant lui permettaient d'embrasser. Celui qui douze ans plus tard, devant à la Tribune française opposer la chaleur de son éloquence à la dialectique puissante et froide de Guizot, pensait en 1820, qu'il était destiné à l'étude de l'histoire et de la philosophie, et il voulut s'y consacrer sans retard.

Un haut magistrat, dont l'esprit libéral avait été séduit par la hardiesse de caractère et, l'imagination vive de M. Thiers, le protégeait et l'encourageait dans cette voie :

M. le Président d'Arlatan de Lauris, qui était membre de l'académie d'Aix, conseilla à son jeune ami, de concourir pour le prix qu'offrait cette même année la docte assemblée, en proposant l'éloge de Vauvenargues « le maître de tous les philosophes » suivant l'expression de Voltaire.

On sait qu'après un incident que les biographes de M. Thiers semblent avoir un peu grossi, celui-ci obtint le prix pendant que Mignet son doux et élégant ami, son compagnon d'études qui devait se contenter de grandir dans la solitude et le travail, remportait à Nîmes, le prix du concours, avec son savant éloge de Charles VII.

Ce sont les fragments de son étude sur Vauvenargues, qui formèrent dans « le Constitutionnel » la feuille la plus puissante d'alors, les premières publications de M. Thiers. On peut donc dire que c'est à l'Académie d'Aix que naquit à la vie littéraire, ce grand esprit, ce magnifique historien, qui devait être encore le grand homme d'Etat auquel on a donné le titre immortel « de libérateur du territoire ».

Mlle Dosne, en instituant le prix Thiers au profit de notre compagnie, n'a-t-elle pas été inspirée par ces souvenirs ?

Du moins en les rappelant, aujourd'hui, il nous sera précieux de récompenser une œuvre que M. Thiers eût lui-même applaudie, car elle est à la fois écrite dans le style simple et clair que M. Thiers affectionnait, et riche de documents puisés aux sources des plus sûres, comme s'en faisait une juste gloire l'auteur du Consulat et de l'Empire.

Mais avant d'analyser l'œuvre couronnée, j'ai le devoir de dire que les candidats au prix Thiers, furent nombreux, et que les travaux présentés, tous estimables, font le plus grand honneur au concours.

La politique des Rois de France en Provence, de M. l'abbé Arnaud d'Agnel, correspondant du Ministère de l'Instruction publique, présente un intérêt de tout premier ordre, puisqu'il a pour objet l'un des faits les plus considérables de l'histoire de notre pays : La réunion de la Provence à la France.

Louis XI le diplomate actif, rusé et redouté, s'était donné à tâche de fonder l'unité territoriale de la France. Après avoir lutté pendant vingt ans contre la féodalité, et avoir réuni au domaine Royal, le duché de Bourgogne, la Picardie, et l'Artois, il travaille habilement contre son oncle, le *bon roi René*, à y réunir encore tous les biens de la maison d'Anjou. Les faits que cette lutte provoquèrent, les personnes de Provence qui y prirent une part prépondérante, revivent palpitante, sous la plume savante de M. l'abbé Arnaud d'Agnel. La sincérité du récit est attestée par de très nombreux documents, pour la plupart inédits, que l'auteur a puisés, dans les archives départementales et celles du Palais de Justice d'Aix. M. l'abbé Arnaud d'Agnel, s'inspire dans ses écrits du précepte de La Bruyère « Tout l'esprit d'un auteur consiste à bien définir et à bien peindre ».

M. Crémieux, proviseur au lycée de Rochefort, a mis à profit son séjour au lycée de Marseille pour composer une très abondante et attachante thèse sur *Marseille et la Royauté pendant la minorité de Louis XIV*. C'est l'histoire des querelles que suscita au peuple de Provence toujours si jaloux de ses droits, notamment aux Marseillais, l'exercice d'un pouvoir trop largement abandonné à Maza-

rin par la Régente Anne d'Autriche. L'ouvrage est extrêmement riche de détails et figurera avec honneur dans la bibliothèque de tous les érudits Provençaux.

L'Etang de Berre, est le titre d'un recueil de souvenirs, d'études, de dissertations, sur les choses et les hommes de la Provence, M. Charles Maurras, l'éminent provençal, fils intellectuel de la ville d'Aix, décrit en poète, commente en historien apprécie en philosophe; comment n'ajouterai-je pas en polémiste, dont la verve ardente, sait largement dévoiler aux yeux et à la réflexion du lecteur, ce champ immense d'observations que Maurice Barrès a appelé « un chantier d'idées » Après avoir qualifié Mistral « le docteur de nos traditions » après avoir glorifié le talent de Paul Arène, et de ses autres amis de l'école parisienne de Félibrige, il conclut en disant : « nous avons prétendu offrir aux lettrés de notre âge une collection de modèles ». Les lettrés de son âge ajouteront un nom de plus, à ceux que M. Maurras a ainsi désignés.

D'autres ouvrages ont retenu à très juste titre l'attention de l'Académie, et mériteraient une mention particulière : *Le recueil des actes concernant les Evêques d'Antibes*, de M. Georges Doublet, professeur de première au lycée de Nice. *Le registre des comptes pour le collège papal à Montpellier*, de M. l'abbé Cheilan, associé régional de notre compagnie, témoignant d'une haute culture intellectuelle et de recherches aussi productives que savantes. *La légende du XV^e corps* de M. Y. Belleudy, préfet honoraire, est un plaidoyer chaleureux, démonstratif et du courage des soldats du midi. L'académie reçut encore des poésies, un roman, des fables, même un traité sur la motoculture. Dans chacun de ces livres, il serait possible de glaner, à pleine mains, et de lier de riches gerbes littéraires poétiques ou scientifiques.

Parmi ces travaux, tous dignes d'éloges, à des points de vue divers, l'académie a fixé son choix, sur l'histoire de la *Renaissance Provençale* de M. Emile Ripert, Docteur ès-lettres, professeur agrégé, chargé de cours de littérature Provençale à la Faculté d'Aix.

M. Ripert n'est pas seulement un professeur très estimé et un poète délicat, il est, un fils pieux de la Provence, qu'il a chantée dans toute l'ardeur de son âme d'adolescent dans « le Chemin blanc », plus tard dans « la Terre des lauriers », qui lui valut en 1912, le prix national de poésie. Il n'est pas étonnant qu'un beau jour, en revenant le Maillane, tout fier de l'amitié du père de Mireio, et tout ému des souvenirs que le maître avait évoqués devant lui, « Dou Passat la Remembranço » il ait songé à devenir l'historien fidèle de ce passé.

La Renaissance Provençale, en effet, est l'histoire du grand

mouvement social patriotique et littéraire qui, préparé pendant plusieurs siècles, aboutit en 1859 à la rénovation de la langue, de la poésie, du génie propre de la Provence. C'est examiné à ce triple point de vue, que le travail de M. Rippert présente toute sa valeur et son puissant intérêt.

S'il est vrai qu'on devine par sa littérature, les goûts et les doctrines d'une nation, si la langue d'un peuple tient intimement à son caractère, il ne faut point s'étonner que la Provence ait acquis à travers les âges, la réputation d'avoir l'âme généreuse, l'imagination vive, et qu'elle ait toujours professé le culte de la beauté : Elle est née de la Grèce et de Rome : M. Ripert aura contribué à affirmer ses origines.

Dans un livre édité en 1859, et qu'il avait modestement intitulé « Etudes littéraires », M. Saint-Réné-Taillandier, membre de l'Académie Française, recherchait les sources du Félibrige. Il a cru les trouver dans une épisode touchant de la vie de Roumanille. La page qu'il a écrite à ce sujet, mérite d'être rappelée : « La nouvelle poésie Provençale qui a fait, dit-il, un certain bruit dans ces derniers temps, a eu des origines très simples : le fils du jardinier de St Rémy, élève de nos écoles françaises, écrit à 20 ans des vers comme on en fait au sortir du collège... ces vers il les destinait à sa mère. Il les lui récite un soir à la veillée. Mais le jeune homme se fait là une étrange illusion. Il y a bien longtemps que la pauvre femme a oublié le peu de français qu'elle avait appris à l'école. Ces vers inspirés par elle sont écrits dans une langue qu'elle n'entend pas. L'humble chanteur était une âme méditative : cette découverte le remplit de tristesse et il se mit à songer : « Ma mère, se dit-il, est donc privée de ces joies de l'esprit qui m'enchantent... Il lui est interdit d'entendre de belles pensées exprimées dans une forme mélodieuse. Dans le centre et dans le nord de la France, quelques accents de nos poètes peuvent réjouir l'atelier de l'artisan et la cabane du cultivateur... Ici quelle sera la poésie des pauvres gens !

Eh ! bien puisque nos mères ne savent pas de Français, pour comprendre les chants que nous dicte la tendresse filiale : « Chantons dans la langue de nos mères ».

Le félibrige serait donc né d'un acte d'amour filial et Roumanille en serait le véritable initiateur.

Certes, Messieurs, laissons intact dans la biographie de Roumanille ce récit délicieux, mais ne craignons pas d'élargir l'horizon et de reconnaître, avec l'auteur de la « Renaissance Provençale », que les racines de l'arbre vigoureux sont plus profondes et plongent, dans l'histoire même de notre pays : L'étude de M. Ripert le démontre abondamment, et se distingue comme un travail

d'érudition consciencieuse, de sens artistique, de patientes et intelligentes recherches. S'éloignant de la nomenclature aride, elle emprunte à chacun des nombreux auteurs qui ont contribué à la conservation de la poésie méridionale, les matériaux qu'ils réunirent et la manière même dont ils les assemblèrent. C'est en un mot une œuvre considérable et parfaitement composée. On ne peut malheureusement dans un simple rapport en donner qu'une très insuffisante analyse, aux lacunes de laquelle ceux qui eurent la bonne fortune d'entendre les premières conférences de M. Ripert, suppléeront par leurs impressions et leurs souvenirs personnels.

La force qui depuis la Révolution à 1859, soulève le sentiment provençal tant au point de vue ancestral, que sous l'influence de l'idée fédéraliste l'épure, le vivifie, en provoque enfin l'épanouissement, est la résultante de toutes sources d'énergie concourant au même résultat : l'érudition mise au service du patriotisme local, la poussée des passions populaires, le mouvement dialectal.

I

L'érudition ou mouvement savant s'était dessiné dès le XVI^e siècle avec les Provençalistes d'Italie et César de Nostradamus en Provence. Il se manifeste plus amplement au XVII^e avec la découverte des Troubadours et de leurs manuscrits, à Rome et à Florence. Le travailleur le plus célèbre sur le sujet qui nous intéresse fut Lacurne de Sainte-Palaye, qui consacra sa fortune et sa vie à parcourir le Languedoc, la Provence et l'Italie pour exhumer environ 4.000 pièces provençales dont il forma 15 volumes in-folio. L'abbé Millot, son disciple, en essayant de mettre de l'ordre dans cette masse énorme de documents, provoqua la question de savoir à qui, des Troubadours, ou des Trouvères, appartient la priorité de la renaissance littéraire. La discussion, qui emprunta, par moment un ton très vif, s'est poursuivie de longues années jusqu'au delà des frontières méridionales, chez les savants étrangers Elle aboutit à cette démonstration que les Troubadours furent bien les premiers initiateurs politiques de l'Europe.

Au commencement du XIV^e siècle tous les peuples s'occupaient plus ou moins de littérature Provençale : En Allemagne, Sclegel, en fit une étude approfondie, mais avec le désir, en Boche qu'il était, de prouver que les Troubadours n'avaient eu aucune influence sur les poètes de son pays.

En Italie, Galvani plus impartial, rendit hommage au lyrisme de la poésie méridionale. En Belgique un concours fut ouvert pour couronner le meilleur ouvrage, sur les langues et la poésie Provençale. En Angleterre Bruce Whyte, consacra aux Troubadours

3 volumes écrits en Français. Ainsi de plus en plus les Provençaux amoureux et fiers de leurs pays « peuvent acquérir la conviction que » ce qu'on appelle autour d'eux « le patois » est bien une langue, puisque les savants de l'Europe l'étudient, l'exaltent et lui rendent ainsi sa gloire d'autrefois.

L'idée Provençale a en même temps, ses historiens : Augustin Thierry, Michelet, Guizot, Reyncuard, Fauriel. Par les travaux historiques et par l'enseignement public, les Provençaux apprennent encore que du X^e au XIII^e siècle leur pays fut le plus civilisé de la chrétienté, qu'il a brillé en plein moyen-âge d'un éclat qui lui attira tous les esprits et tous les cœurs et que l'Europe entière s'est tournée vers lui pour s'enivrer de sa poésie et l'imiter. Michelet n'a-t-il pas dit de la Provence : « Comment ce pays-là n'a-t-il pas vaincu et dominé la France ! » Fauriel n'a-t-il pas présenté la littérature provençale comme l'organe générateur du mécanisme épique ; n'est-ce point une opinion souvent affirmée que Dante lui-même, au moment d'écrire la divine comédie avait hésité d'adopter le Provençal au lieu de l'Italien.

Les récits des voyageurs qui visitèrent le midi de la France attirèrent aussi l'attention générale sur lui. Ceux de Mme de Sévigné au XVII^e siècle, du président de Brosses et Bachaumont au XVIII^e siècle, de Millin au XIX^e. Millin qui après avoir assisté à Aix aux jeux de la Fête-Dieu, à Marseille à la procession de St-Ferréol, à Arles à une ferrade, écrivait deux gros volumes pour vanter la grâce des femmes de Provence, la beauté de son décor, le charme de sa vie rustique ; Xavier Marmier qui en parlant de la terre méridionale d'où il a remporté des souvenirs enchantés s'écrie « cette terre semble faite pour être le berceau de la civilisation moderne »,

Les Grammairiens, les Universitaires concourent à leur tour à l'évolution de la Provence lyrique, Méry la décrit en artiste, Villemin consacre, en Sorbonne, six de ces leçons aux Troubadours. Saint-René-Taillandier se fait le protecteur officiel des premiers Félibres, Norbert Bonafous l'érudit doyen de la faculté des lettres, avait donné à la littérature provençale tout le temps qui ne lui prend pas la traduction d'Homère en Français.

Enfin, dans le même temps d'autres écrivains, parce qu'ils sont épris des créations de l'imagination populaire, contribuent à aviver l'influence qui s'exerce lentement mais sûrement, sur les esprits de la Provence : Charles Nodier disait le charme du patois ; Georges Sand manifestait son goût très vif pour le parler du peuple.

Ainsi se préparait par une sorte de gestation progressive l'œuvre

de beauté qui devait être la protestation sublime et triomphante contre la centralisation linguistique.

II

La poussée des passions populaires est la seconde force qui a mis en mouvement l'action du Félibrige.

La Révolution a donné au peuple le sentiment de sa souveraineté. Pour l'exercer pleinement il a réclamé le droit et le pouvoir de s'instruire, et son sentiment va croissant parce que de grands esprits : Lamennais le mystique humanitaire, le chansonnier Béranger, Michelet l'apologiste au peuple se font les protecteurs je dirai volontiers les excitateurs de la poésie populaire. Lamartine entre tous, témoigne à l'idée sa sympathie vibrante et son admiration enthousiaste. L'idéal du célèbre auteur de l'histoire des Girondins est d'instruire et de moraliser le peuple. Aussi bien nulle part son nom ne fut-il plus aimé qu'en Provence. Il encourage Jean Reboul, le boulanger de Nîmes dans ses poésies si mélancoliquement gracieuses; il inspire dans les siennes Alphonse Mailet de la Tour-d'Aigues, il fait comprendre à la petite ouvrière Reine Garde, dans l'entrevue qu'il lui accorde avant qu'elle publie ses essais poétiques, ce que doit être la vraie poésie populaire. Comment résister au plaisir de reproduire les quelques lignes si joliment écrites par M. Ripert quand il a raconté cet incident de la vie de Lamartine.

« Est-il étonnant dit-il que douze ans plus tard, Lamartine ait connu l'idéal entrevu alors, dans le poème que venait d'écrire le jeune Frédéric Mistral? Sans doute avant de l'écrire celui-ci avait-il lu l'admirable préface de cette *Geneviève* dédiée à Reine Garde, dont il ne pouvait ignorer l'existence lui qui faisait son droit à Aix au moment où cette gloire populaire surgissait à la lumière. En somme faire présenter son poème à Lamartine par Adolphe Dumas c'était suivre le chemin que lui avaient indiqué déjà le boulanger de Nîmes, la couturière d'Aix, le coiffeur d'Agen. Et si Lamartine tout de suite s'enflamme à la lecture de son poème et le salua comme un chef-d'œuvre, on a pu parfois s'en étonner en songeant qu'il ne savait pas un mot de provençal et que le poème dans une traduction perd beaucoup de sa vertu poétique, et de même on a pu sourire et taxer Lamartine d'illusionisme quand il nous a dépeint Mistral tel qu'un laboureur de Crau menant sa charrue et se reposant de son travail en écrivant ses strophes. C'est que généralement on n'a pas bien vu comment Lamartine depuis 30 ans déjà, depuis qu'il avait salué en Reboul le *Génie dans l'Obscurité* était préparé à la venue d'un grand poète popu-

laire. Ce poète, il l'avait pour ainsi dire suscité par ses appels passionnés et voici qu'il apparaissait devant lui, beau comme un pâtre antique, parlant une langue ou se mêlaient les débris glorieux des langues classiques sur les bords de cette Méditerranée qu'il avait tant aimée depuis les rives napolitaines où il avait connu l'amour, jusqu'au cœur de Marseille, où il avait senti passer sur lui, comme une caresse un peu lourde mais énivrante tout de même, la rude ivresse populaire ».

A côté des protecteurs de la poésie populaire, des ouvriers poètes ont aussi joué leur rôle dans le mouvement provençal : Charles Poncy et Pelabon à Toulon, Pierre Dupont à Lyon, Louis Antoine à Marseille. Ils ont, ceux-là, cru tout d'abord que c'était une supériorité de se hausser à la langue française, mais ils ont fini par toute la noblesse et la langue de leur pays et ils sont allés ainsi tout naturellement à la poésie provençale, nous l'avons rappelé déjà pour Roumanille qui s'était efforcé à des vers Lamartiniens avant d'écrire le chant délicieux de « Bouscarlo », qui devait dévoiler sa véritable personnalité.

III

Enfin, venu de plus loin encore le mouvement dialectal travaillait depuis le moyen-âge, à l'éclosion du Félibrige. La langue d'Oc avait été frappée et diminuée par la croisade contre les Albigeois, étreinte et presque étouffée par la centralisation française, mais elle s'éveillait peu à peu dans l'âme et sous la plume de quelques poètes Gaspard Zerbin à Aix, Saloly à Avignon, Bellaud de la Bellaudière à Marseille, et quand vint l'orage de la Révolution, elle était tout prête pour une germination nouvelle, tandis que sous prétexte d'unification et d'égalité, les pouvoirs publics prétendaient imposer au peuple du Midi une langue qui n'était pas la sienne. Un spirituel académicien, Charles Nodier qui, dans sa jeunesse, fut pourtant mêlé aux mouvements révolutionnaires les plus avancés disait : « Si les idiomes populaires n'existaient plus, il faudrait créer une académie exprès pour les retrouver. »

Aussi bien la langue provençale survécut à la résolution, pieusement gardée dans le cœur des petits bourgeois et du peuple. Les bourgeois traditionnalistes, font alors de la poésie provençale, un agréable passe-temps. Il faut citer à Aix, Diouloufet, le bon docteur Léon d'Astros, le neveu de Portalis, qui manie la langue du pays en fin connaisseur. A Arles, Michel de Truchet et Hyacinthe Morel qui vint fonder à Aix un journal où il exposa avec une violence de polémiste les titres de noblesse du Provençal, et plus loin de nous dans les montagnes des Cévennes, le marquis de la Fare-Alais pour qui la langue d'Oc symbolise le pays.

A côté des bourgeois provençalissant, M. Ripert, place les poètes qu'il appelle les réalistes marseillais qui n'ont pas grande influence littéraire : Devouat, le chansonnier populaire, Pierre Bellot, l'auteur d'où Pouéto cassaire, et de la Belle Bouquetière, à côté, et au-dessus de plusieurs autres, Victor Gellu, celui qui possédait mieux que quiconque le dialecte Marseillais, et qui se moquant de toutes règles, chantait plutôt qu'il n'écrivait, au demeurant le plus intéressant, le *seul* poète qu'ait donné le vieux Marseille.

Enfin toutes ces forces collectives se sont réunies, les mouvements savant, populaire, dialectal, se sont fondus en un courant unique qu'il s'agit maintenant de diriger et d'organiser. Les ouvriers de cette grande œuvre sont prêts. Roumanille de St-Remy et Crousillat de Salon ont écouté les leçons de Brizeux en Bretagne, de Jasmin le perruquier d'Agen, qui l'un et l'autre plein de foi dans la durée du langage populaire ont eu déjà dans leur pays une influence incontestable sur le développement de la poésie régionaliste. Ils créent des publications un peu partout. L'Armana, lou tambourinaire, l'Abeillo, li Provençalo. Ils organisent le Congrès d'Arles et celui d'Aix que [préside J.-B. Gaut : le roumavage des Troubadours remplace les cours d'amour. Tous les poètes Provençaux sentent le besoin de sortir de leur solitude, et d'unir dans un même effort leur volonté et leurs aspirations. La Renaissance provençale va s'irradier dans la lumière et dans la vie : nous arrivons aux jours les plus glorieux de son épanouissement. Le 21 mai 1854, sept jeunes poètes se réunissent à la Bastide de Font-Segune pour constituer définitivement une école de poésie provençale, avec ses doctrines, son idéal, sa langue et son orthographe. Ils s'appelleront Félibres c'est-à-dire ceux qui [font des livres et qui sont libres, et ils prendront pour emblème l'étoile à sept rayons en l'honneur de sainte Estelle.

A chacune de ces figures d'artistes, M. Ripert a donné sa véritable physionomie, à chacun de ces talents son véritable caractère ; à chacune de ces initiatives son véritable mérite. Mais, parmi toutes ces ardeurs tous ces courages, les dépassant, se dressait le génie de Frédéric Mistral. Sorti de l'école de droit, il vient de se retirer au mas paternel, le mas du Juge, et son père, maître François Mistral, lui a dit : « Mon gars j'ai fait mon devoir envers toi. Il t'appartient de choisir, la voie que tu désires suivre. Je te laisse libre ». Et libre de sa vie, Frédéric levant les yeux vers les Alpilles, jure de ressusciter le sentiment de la race provençale et de réhabiliter sa langue « aquelo lengo mepresado », par le prestige de la poésie. L'opinion est toute prête à saluer un grand poète popu-

laire « Mireio », vient à son heure, comme l'aboutissement splendide d'une série de désirs confus, d'espoirs patriotiques, d'enthousiasmes persévérants.

N'avais-je pas raison de dire que le livre de M. Ripert, ainsi compris, conçu et présenté, ne constitue pas une simple étude littéraire, mais une œuvre historique au premier chef. L'histoire de la résurrection de l'âme provençale « Epanouie en « Mireio » au XIX^e siècle et reprenant après de longues années d'assoupissement conscience de sa beauté, de sa valeur et de ses droits ».

Il en est qui feront, et qui peut-être ont fait déjà au travail de M. Ripert une critique. Ce Provençal de race et de goût, cet admirateur de Mistral, qui a mis en un magnifique relief, la Renaissance Provençale, n'a pas redouté de poser, dans une conclusion un peu contradictoire de son titre, un point d'interrogation sur l'avenir de la langue d'Oc. « Cette langue, cette littérature renaissent-elles pour vivre longtemps encore, ou pour s'éteindre bientôt ».

Et de la réalisation de cette dernière éventualité, M. Ripert se consolerait : « N'importe après tout que la langue Provençale ait le sort du grec Homérique et du latin Virgilien, si « Mireio » se range à côté de l'Odyssée et de l'énéide, au nombre des grands poèmes de la civilisation Méditerranéenne ».

M. Ripert mérite de ne pas souffrir cette désespérance que l'Homère de la Provence n'a pu ni craindre, ni même entrevoir.

La langue Provençale ressuscitée vivra parce que le Félibrige n'est pas un simple effort littéraire, qu'il est un véritable mouvement de décentralisation, de régionalisme raisonné, et que les événements qui si douloureusement marquent l'aurore du XX^e siècle le défendront eux aussi, contre l'indifférence et l'oubli ! Quand nos héros du Midi reviendront reposer sous le soleil de la Provence, leurs membres glorieux et meurtris, ils aimeront plus que jamais la langue qu'ils parlèrent dans les tranchées, qu'ils chantèrent comme un chant de victoire en montant à l'assaut ou comme un air très doux venu du pays pour alléger leurs misères, qu'ils décrivent au milieu des souffrances de l'exil pour échapper aux investigations soupçonneuses de leurs geôliers. Alors peut-être sentira-on, sous cette poussée nouvelle, l'utilité de comprendre l'étude du Provençal dans les programmes d'enseignement secondaire, et de l'imposer à l'école primaire comme un moyen de perfectionnement à l'étude de la langue française.

Le Provençal n'est pas un simple dialecte. C'est un idiome sorti du mélange des langues gauloise, latine et grecque. M. Ripert n'a-t-il pas lui-même écrit : « C'est un sujet d'orgueil pour tous les cours provençaux de savoir de façon irréfutable que de la langue romane, celle des « troubadours, étaient descendues toutes

les langues de l'Europe latine ». La première éclosure, en effet, elle avait atteint au IX^e siècle tout son développement, mais à la fin du XIII^e, le Midi perdit son autonomie. Le pouvoir monarchique s'était consolidé dans les mains des anciens comtes de Paris et le dialecte de l'Île de France allait devenir fatalement la langue du pays, se perfectionner et se raffiner ensuite à la cour de François I^{er} et au grand siècle de Louis XIV.

Expliquant la prééminence, du Français sur le Provençal, Charles Nodier disait, humoristiquement : « C'est un cadet de bonne famille, que d'excellentes protections ont fait réussir dans le monde au préjudice des héritiers légitimes ». C'est, dans tous les cas un fait historique que la langue d'Oc, a longtemps disputé au langage du Nord l'honneur de devenir la langue nationale. N'est-ce pas une raison de plus pour que nous la conservions jalousement, telle que l'ont fait nos pères, telle que l'a magnifiée Mistral. Elle est un des liens mystérieux et forts qui dans nos âmes méridionales réunissent en un unique amour la grande et la petite patrie. « Nous sommes, disait le bon abbé Papon en 1781, confondus avec la nation française : c'est ce qui fait notre gloire et notre bonheur. Le maître a exprimé plus fièrement et plus justement cette pensée dans ces vers admirables du chant XI^e de « Mireio » que je veux répéter à la fin de ce rapport, comme l'écho puissant de la *Renaissance provençale* :

La Prouvenço cantavo e lou tems courrégue
E coume au rosé la Durenço
Perd à la fin soun escourenço
Lou gaï reiaume de Prouvenço
Dins lou sen de la França à la fin s'amague.
« França, emè tu menò ta sorre,
Diguè soun darriè rei, ièu morre!
Gandissès vous ensèn, alin, vers l'aveni
Au grand prefa que vous apello.
Veirès fugi la niuè rebello
Davans la resplendour de vosti front uni! »

Messieurs,

Cette splendeur de notre Provence aimée : « lou gaï reiaume de Prouvenço », M. Ripert aura le grand et enviable honneur d'en avoir réuni les plus étincelants rayons dans un magnifique ouvrage historique et littéraire qui a gagné les suffrages de notre Académie et mérite les vôtres.



Courrier Militaire

Henri Rouqueirol : « ... Reçu l'*Echo*, toujours avec un vif plaisir. Ici, en ligne à Hurtebise, depuis un mois, je ne me fais pas de bile... Voilà l'hiver qui approche, la pluie depuis quelques jours, malgré celà, ma santé est bonne... »

Achille Deurrieu : « ... Je viens de lire les derniers journaux reçus, et j'ai refermé chaque numéro avec un profond dégoût... c'est à se demander s'il y a encore, en France, des honnêtes gens.. En face des scandales ignobles, dont chaque jour augmente le nombre, il est permis de se poser la question... Qu'on nous débarrasse de cette horrible vermine, et qu'on nous en débarrasse vite... »

Adjudant Brémond : « ... Depuis un mois nous avons quitté le repos, et sommes venus préparer et prendre part aux offensives dont parlent les communiqués. Pour l'instant, nous n'avons pas eu beaucoup de pertes... Nous sommes dans ce coin de France où Turenne n'aimait pas faire la guerre : « Il y a deux ennemis : l'ennemi et le temps », disait-il. Il avait raison, car depuis quinze jours il pleut... J'ai lu la lettre de M. l'abbé Hance ; je vois que les taubes ne sont pas seulement sur nous... »

Jean Bourges : « ... Je ne suis plus à mon poste d'observation à Chambilly ; ce poste ayant été supprimé, je suis rentré au dépôt à Paray-le-Monial... Je ne suis pas malheureux... Je travaille au jardin potager du régiment... La ville est assez coquette, la basilique très belle et la chapelle de la Visitation superbe... »

Joseph Froment : « ... Je me trouve de nouveau à Craonne, sur le plateau de la Californie... en réserve, en attendant de monter en ligne... mais toujours bonne confiance en Dieu, et à sa volonté, où on voudra bien m'envoyer... »

Louis Ayme : « ... Je regrette de ne pouvoir me rencontrer avec M. l'abbé Mascle ; nous avons quitté notre position pour nous diriger au-dessus du lac de Prespa... Après la ville, c'est le désert... Nous sommes perchés comme des aigles... Tout n'est déjà pas rose... Il faut aller chercher à 20 kilomètres d'ici : bois de chauffage, rondins pour faire des abris et ravitaillement... Il nous faudra beaucoup de patience et de courage pour passer ce quatrième hiver de guerre... Je compte sur vos bonnes prières... »

Reçu bonnes nouvelles et remerciements pour l'*Echo*, de *Marius Escalier* (attendant de partir pour Salonique), *Antoine Rossi* (de passage à Bar-le-Duc).

Raoul St-Michel : « ... Je ne croyais pas rester si longtemps à

l'aviation... Je suis à l'escadrille 521... je me trouve toujours très bien... Le beau temps est parti... il pleut... »

Louis Fontaine : « ... En section dans l'Aisne... De temps en temps, c'est mouvementé; malgré cela on le prend bien... Nous allons partir pour aller dans un camp, et de là, probablement, en Italie... »

Claude Fauque, nous envoie de Toulon son bon souvenir et ses remerciements pour l'*Echo*.

Achille Deurrieu : « ... Si vous saviez quelle joie m'a procurée la photographie de la première page ! (de l'*Echo*). J'ai embrassé ma chère église que, souvent dans mes moments de repos, j'aime à me représenter par l'imagination... L'*Echo* m'a heureusement confirmé la promotion au grade de chef de bataillon du capitaine Barthélemy. Je l'avais lue à l'*Officiel*, mais je n'étais pas sûr que ce fut le capitaine « de chez nous ». Je m'associe respectueusement aux félicitations de l'*Echo*... »

BAPTEMES

Octobre

21. — Marguerite-Emily Auzépy. Parrain ; Sébastien Auzépy ; marraine : Emilie Dayan, épouse Ayme.

27. — Ernest-Michel Ayme. Parrain : Clarestin Michel ; marraine : Ernestine Polasso.

MARIAGES

Octobre

23. — Etienne George et Marie-Louise Fauque.

27. — Eugène-Joseph Augustin et Antoinette Cabassole.

SEPULTURES

Octobre

28. — Lacroix Paulet, époux de Hermance Fontaine, 37 ans, quartier de la Fontaine.

29. — Louis-Marcellin Pêtre, époux de Marthe Rouqueirol, 82 ans, au Planet.

Novembre

4. — Marthe Ginoux, veuve Jean-Baptiste Bertaud, 81 ans, Berterigues.

11. — Thérèse Bonnet, veuve Fontaine, 80 ans, à la Fontaine.



NOËL

Pour les petits enfants de France, même en cette terrible année 1917, la quatrième de la guerre, malgré les difficultés qu'amène la guerre et les privations de toutes sortes qu'elle impose, Noël sera encore Noël. Ils pourront mettre leurs souliers dans la cheminée et, au matin, ils ne les trouveront pas vides.

Mais hélas ! il n'en sera pas de même pour tant de pays envahis et dévastés où, sous la plus brutale des oppressions, règnent la désolation, la famine et la mort. Et la pensée me vient en particulier, du Nord de la France et de la Belgique.

Aux régions du Nord de la France et à la chère Belgique, c'est à nous de faire leur cadeau de Noël, et ce cadeau, ce sera notre souvenir fidèle, notre compassion active, notre compassion qui saura se traduire par les sacrifices que nous nous imposerons en conformité avec eux, et par la prière. Pendant qu'ils souffrent, nous du moins nous veillerons.

Et lisez, en témoignage de sympathie cette magnifique page qui va si bien avec la fête de l'Immaculée-Conception et de Noël. Elle nous vient des pays où l'on pleure et elle a été écrite par le grand cardinal Mercier pour les populations qui pleurent : c'est sur la Sainte Vierge, mère de l'humanité en même temps qu'elle est mère du Christ.

« On conçoit, à la rigueur un christianisme dont les anges et
« les martyrs seraient absents ; une piété qui ne se porterait pas
« vers le culte des Saints ; car enfin, un moment au moins, le chris-

« tianisme a existé avant que les apôtres, les confesseurs, les vierges, tous nos saints fussent sur nos autels. Mais un christianisme sans Marie est inconcevable, car le christianisme c'est le Christ et son œuvre; or dans l'économie surnaturelle qu'il a plu à la Sagesse divine de concevoir et à l'Amour divin de réaliser, le Christ Fils de Dieu est le Fils de Marie, et par une suite nécessaire, l'œuvre du Christ a son point de départ, aussi bien dans la divine Maternité de Marie que dans la naissance éternelle du Verbe au sein des profondeurs insondables de la Très Sainte Trinité.

« Il y aurait peut être une certaine hardiesse à innover, ne fut-ce que dans le langage par lequel nous avons coutume d'exprimer notre dévotion envers notre divine Mère. Mais il y a pourtant un mot que je voudrais suggérer à votre piété, tant il résume fidèlement, et les notions que j'ai essayé de vous présenter dans cet entretien et, si je ne m'abuse, la doctrine catholique, sur la dévotion à la Très Sainte Vierge.

« Mère de Jésus et notre Mère, Marie est *la Mère de l'Eglise*.

« L'Eglise, c'est à la fois Jésus, et la famille élue dont Il est le premier né.

« L'Eglise n'est pas une collectivité dans laquelle Jésus, d'une part, nous les enfants adoptifs de Dieu, d'autre part, seraient juxtaposés dans un voisinage aussi intime d'ailleurs qu'on pût le supposer. Non, l'Eglise est un organisme unique, en possession d'une vie unique. Le Christ est la tête de cette Eglise; nous, enfants de Dieu, nous sommes les membres. La vie de la tête est la vie des membres. Nous sommes, à raison de cette organisation vivante de la société des élus des dépendances du Christ, au même titre que l'œil ou le bras, dans un organisme naturel, dépendent des centres nerveux et de l'influx vital qui en part, pour l'entretien et la direction de toutes les fonctions de l'organisme. Nous sommes « chrétiens », chrétiens.

« Non seulement donc Marie est la Mère du Christ et notre Mère, mais parce qu'elle est la Mère du Christ elle est notre Mère.

« Et puisque le Christ et ses membres ne forment qu'un seul corps qui est l'Eglise, la maternité de Marie quant au Christ est aussi la Maternité de Marie quant à l'Eglise: Marie Mère du Verbe incarné et notre Mère est la *Mère de l'Eglise*.

« Mais l'humanité entière appartient, sinon actuellement et en fait, au moins dans l'intention de Dieu et en puissance, à l'Eglise.

« Marie, Mère de l'Eglise, est donc la Mère du genre humain. Elle est la seconde Eve. La liturgie l'appelle la « Souveraine du Monde ».

« Marie, Mère du Christ, priez pour nous.

« Marie, Mère de l'Eglise, priez pour nous.

« Marie, médiatrice universelle du genre humain, intercédez pour nous! »

Cardinal MERCIER.

Le Gérant : P. PAQUET. — Imp. Vve Paquet, rue de la Charité, Lyon.

ÉCHO DE BARBENTANE

Décembre 1917

Sommaire

- Page 02 = Notre gravure, les prieures de Sainte-Philomène ;
Page 02 = La Toussaint et les Morts ;
Page 04 = Nécrologie de Jean-Marie Roux, curé de Grans ;
Page 05 = Un rapport de Joseph Cabassol de l'Académie d'Aix ;
Page 06 = Rapport sur le prix Thiers à l'Académie d'Aix par Joseph Cabassol ;
Page 17 = Courrier militaire ;
Page 18 = États Religieux ;
Page 19 = Noël.

Les 11 soldats cités dans cet Écho* : Louis Ayme ; Jean Bourges ; Jean Bremond ; Achille Deurrieu ; Marius Escalier ; Claude Fauque ; Louis Fontaine ; Joseph Froment ; Antoine Rossi ; Henri Rouqueirol et Raoul Saint-Michel.

Autres index : Jules Belleudy ; Émile Ripert ; Roumanille ; Mistral.

Sources : collection Yvette Mus (ex-collection Joseph Bruyère) ; collection Josette et Jean Constant.

* Certains correspondants peuvent écrire plusieurs fois.